

**L**ONGTEMPS, ON A PARLÉ DU CONGRÈS DE BÂLE SANS TROP SAVOIR POURQUOI, on s'en aperçoit aujourd'hui qu'on en commémore le centenaire. En fait, aujourd'hui comme hier, quand on parle du projet sioniste, il est toujours bon de se rappeler qu'en l'occurrence «une nation a solennellement promis à

une deuxième le territoire d'une troisième», selon la phrase bien connue, et si terrible dans sa simplicité, d'Arthur Koestler, pourtant bien peu suspect d'antisionisme. C'est dire si la commémoration du centenaire du Congrès de Bâle n'a pas grand sens.

Cela, les adeptes des théories conspirationnistes ne veulent pas l'entendre, et ils sont légion dans nos contrées, spécialement ceux qui s'obstinent encore à confondre les résolutions de Bâle avec les Protocoles des Sages de Sion, ce faux fabriqué par la police tsariste en 1903 (à partir d'un libelle contre Napoléon III intitulé *Dialogue aux enfers entre Montesquieu et Machiavel*). Contre cette confusion des combats, il y a les données de l'Histoire: jusqu'à la Grande Guerre, jusqu'à la déclaration Balfour très exactement, le sionisme politique reste un acteur plus que marginal dans les relations internationales. Qu'on se souvienne seulement des pitoyables démarches de Theodor Herzl auprès de la Sublime Porte et de ses émois d'amoureux transi devant le Kaiser. Si les choses ont changé ensuite, ce n'est pas en raison de la dynamique interne du sionisme, longtemps minoritaire dans toutes les communautés juives d'Europe, encore moins de son avancée en Palestine, mais bien des calculs impériaux de la Grande-Bretagne.

Faut-il pour autant oublier le Congrès de Bâle? Non. Parce que ce moment malgré tout fondateur a déterminé les inflexions ultérieures de la tragédie palestinienne, et surtout pour ce que cette commémoration révèle. Sur les Israéliens comme sur les Arabes.

**LONGTEMPS, LA POSITION STRATÉGIQUE DE L'ÉTAT ISRAËLIEN**, son agressivité structurelle, sa logique négatrice, sa fonctionnalité dans le système impérial mondial ont caché aux Arabes la cristallisation d'une identité nationale chez leur ennemi. Pétrie de contradictions, porteuse de déchirement à venir, cimentée régulièrement par les guerres, comme le voulait Ben Gourion, et certainement à mille lieux de l'image édifiante que s'en faisait, que s'en fait toujours l'Occident, à travers les deux mythes détournés du rescapé et du soldat-pionnier, cette identité n'en est pas moins une donnée essentielle de l'équation proche-orientale.

Quel rapport avec Herzl? Aucun, ou presque. Voyez l'indifférence des Israéliens à l'égard des cent ans du mouvement sioniste. Comme s'ils confirmaient, par leur vision de leur propre histoire, ce que disait naguère Maxime Rodinson sur la conception de l'avenir qu'ont toujours eue les dirigeants sionistes depuis huit décennies: une perspective toujours circonscrite à cinq, dix ans. Durons un peu, et puis on verra bien. Mais n'y a-t-il pas autre chose que ce défaut d'historicité? N'y a-t-il pas aussi l'oubli volontaire du *yishouv*, cet État d'avant l'État? Curieux paradoxe pour le pays d'*Izkor* qui sait si bien manipuler la mémoire mais oublie commode, il est vrai, tant il permet de refouler sous Israël la Palestine, pour reprendre le beau titre d'Ilan Halévi, d'occulter le véritable moment fondateur, celui de l'expulsion, pour s'installer dans la quiétude fallacieuse d'un-État-comme-les-autres.

Et c'est là qu'on retrouve Herzl et les premiers promoteurs du sio-

## Un État pas comme les autres

nisme politique. L'enjeu pour eux, c'était d'abord de réunir le «peuple sans terre», que ce soit en Ouganda, en Argentine ou en Palestine. La «terre sans peuple» n'est venue qu'après dans le raisonnement, et pour des raisons d'opportunité. Mais on ne retrouve Herzl que pour

*Cette conception de l'avenir qu'ont toujours eue les dirigeants sionistes: durons un peu, et puis on verra bien*

mieux le quitter. Même devenue sans peuple, ou peu s'en faut, la Palestine est restée en travers du chemin du pays pas comme les autres. Irréductibles, toujours renaissants jusqu'à être proprement miraculés de l'Histoire, les Palestiniens sont là qui disent aux Israéliens qu'ils ne seront jamais comme les autres. C'est ce que Shimon Pérès avait perçu. C'est ce qu'Itzhak Rabin s'était résolu à accepter. C'est ce qui s'est dit à Bâle même la semaine dernière, au cours de la commémoration du congrès de 1897, et dans la bouche du successeur, lointain certes, de Herzl, Avraham Burg, président du Congrès juif mondial et de l'Agence juive, et peu importe en la matière que ce poste n'ait été que le lot de consolation offert il y a quelques années à celui qui était l'étoile montante de la gauche travailliste.

C'est ce que ne comprend toujours pas Benjamin Netanyahu? Tant pis. Il finira par y venir. Après tout, n'est-ce pas l'autre grande leçon du siècle écoulé?

**LONGTEMPS, LE TRAUMATISME DE LA NAKBA** PUIS LA SÉRIE DE DÉFAITES qui a suivi ont fait balancer les Arabes entre l'autoflagellation du désespoir et la conviction irraisonnée et même fataliste qu'il suffira d'attendre pour que Dieu ou l'Histoire leur apportent un jour la victoire. Soyons justes: il s'est trouvé quelques-uns, au cours de ce siècle, pour chercher des voies de résistance, pour concevoir des stratégies, ou simplement pour tenter des échappées. Qu'ils n'aient pas été couronnés de succès ne saurait condamner l'espérance d'un relèvement. Mais là n'est pas la question. Ce que montrent des décennies de revers, c'est peut-être, paradoxalement, que les Arabes n'ont pas besoin de remporter des victoires pour forcer la main des Israéliens.

Si l'on délaisse un instant les règles formelles de la stratégie militaire, on se rend compte qu'une confrontation comme le conflit israélo-arabe ne peut être régie par la logique du jeu à somme nulle. Par-delà, il y a aussi la pesanteur de l'Histoire, de la culture, de l'être-là en face de laquelle la suprématie matérielle et technologique ne peut mener que des batailles d'endiguement. Attention! Cette pesanteur n'est pas donnée une fois pour toutes. Elle se mérite, elle s'affûte, et elle ne le fait aussi bien que si elle se marie à la géographie. C'est le sens du pari de l'autonomie palestinienne. C'est la raison pour laquelle ce pari, aussi précaire soit-il, est devenu l'emblème de l'impasse israélienne.

Cent ans pour en arriver là! Un État, un drapeau, un territoire, une langue (ça, Herzl ne l'avait pas prévu), personne de sensé ne contestera que c'est énorme. Personne, sauf les Israéliens, bien plus sensibles à l'incertitude qui mine leur quotidien et ajourne leur avenir. On conçoit alors qu'ils n'aient pas envie de pavoiser.